

Le peuple des seuils

Sidi Miloud Bel Asri

Le peuple des seuils

Un village français

LEN

126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

La prière du pommier, Les Éditions du Net

Avertissement

La vie d'un être au quotidien, l'histoire et la littérature m'ont fourni quelques-uns des personnages de ce hameau. Toute autre ressemblance avec des individus vivants ou ayant réellement ou fictivement existé ne serait être que rumeur et colportage de ragoût infondés de mon imagination.

À mon père, Moulay Hassan

Le hameau

J'habitais, au temps de ma jeunesse, une vieille chère maison dans les arbres, un minuscule hameau, plein de murmures de feuillages et d'eau vive.
Georges Bernanos

*Je suis le voyant de la nuit
l'auditeur du silence
car le silence aussi
s'habille d'une peau sonore*
René Daumal

À cinq heures du matin, comme tous les matins, le grincement et le cahotement d'un vieux tracteur qui s'enorgueillit de tenir encore la route à la pointe de l'aube invitaient à une première expression de vie du village. Le croisement de la mécanique à bout de souffle et racornie par les stigmates temporels et les sillons des champs, aussi âgée que le fermier se répercutait aimablement sur les vitres des habitations. Chacun reconnaissait, même derrière les persiennes fermées, l'incourtournable passage du vieil oncle Georges qui ouvrait le passage de la nuit au jour. La lumière jaune des phares qui révélait au fur et à mesure la silhouette des arbres, bordant les fossés le long de la route, s'estompait alors avec la forme du tracteur qui disparaissait à l'horizon.

Cette liminaire présence d'activité signalait que le sommeil des villageois allait en decrescendo jusqu'à son tarissement au chant du coq, puis l'angélus de six heures tintait dans le ciel, pour appeler les fidèles des alentours à réciter les trois Ave pour bénir un nouveau jour, une habitude locale depuis le premier Concordat.

Et déjà au loin, on devinait l'antique chevauchée avunculaire, on n'entendait plus bringuebaler la mécanique du tracteur, mais à chaque déformation de la route, à chaque giclée des phares vers le ciel, les étoiles s'éteignaient, comme l'on éteignait jadis les becs de gaz.

Cette petite contrée flamande était parvenue assurément à conserver son charme d'autrefois. Elle avait tout pour séduire : ses maisons anciennes, ses sentiers pavés, ses beffrois, ses héroïques champs de bataille, et son atout majeur, sa bière légendaire et depuis peu son vin local considéré comme un phénomène étonnant, comme si Bacchus s'était fourvoyé involontairement chez son cousin Gaminus. En effet, dans ces lignes oblongues, sur les façades les plus ensoleillées, concurrençant des champs de marguerites, quelques personnages farfelus avaient eu la bonne et audacieuse idée de planter quelques pieds de vigne en des terres plus connues pour être le pays de la bière et des champs de houblonnières en guirlande.

La conscience Ch'timi, comme il était coutume d'appeler l'identité de cette contrée, imposait cet état d'esprit qu'il ne fût pas toujours vain de s'efforcer d'atteindre, dans une obstination absolue, tels un rêve ou un mirage qui prolongeaient l'attitude opiniâtre des Nordistes dans le moindre geste du quotidien. Un trait de civilisation, disait-on, avait permis de surmonter durant des siècles les vicissitudes d'une histoire mouvementée de va-et-vient entre divers royaumes. Un trait, bien avant l'Union européenne, reliait les populations des Flandres, bien que séparées par des frontières théoriques.

C'était là, à quelques lieues des monts de Flandre, par un jour nuageux et, sur la terre encore mouillée d'une averse de nuit, que nous avons déposé nos valises dans un hameau, qui fut un temps sur la zone de front et déclaré village martyr pendant les deux Guerres mondiales. Un lieu-dit, qui ambitionna un moment d'accéder au rang de commune, garda sur son sol toutes les désolations du passé et toutes les entités humaines, qu'elles soient espagnoles, belges et françaises.

Le hameau, après avoir vacillé entre plusieurs monarchies par le biais de guerres ou de mariages, était tombé dans l'escarcelle de la maison des princes d'Isenghien, et marqué particulièrement par l'un des plus célèbres seigneurs en la personne du successeur du fameux maréchal-comte d'Artagnan comme gouverneur d'Arras, Louis de Gand de Mérode de Montmorency, maréchal de la cour à Versailles et accessoirement époux en dernières noces d'une princesse de Monaco. Un Prince dont le souvenir est partout dans le pays. Les traces nobiliaires et les vestiges de l'art de la séduction font naturellement partie du patrimoine de ces lieux. Le hameau en arbore les armoiries avec la devise de la maison princière « Je maintiendrai ». En conséquence, il n'était pas envisageable évidemment de laisser mourir cet héritage, d'autant plus ce valeureux prince rendit l'âme sans laisser d'héritier, même après trois mariages. Un pareil trésor devait être réclamé haut et fort dans l'espoir qu'il atterrisse en hoirie à quelques personnages du hameau. Un souhait savamment entretenu de père en fils jusqu'à nos jours...

Tout ordinairement, presque tous les habitants du hameau, dont l'existence se résumait dans le plaisir, selon la formule consacrée, d'ouvrir à l'aurore leurs volets, et au crépuscule de les refermer, étaient, soit derrière leurs rideaux soit au seuil de leur maison, en alerte, les yeux bien écarquillés, pour ne pas manquer la moindre miette du spectacle du nouvel arrivant qui constituait un événement de la plus haute importance.

Le hameau voulait tout savoir concernant le nouvel habitant, ses origines, son emploi, en somme d'établir son pedigree, afin de jauger immédiatement la valeur minière de ce qui pourrait en être extrait de croustillant.

Toute âme y était déshabillée jusqu'à sa totale nudité, jusqu'à sa complète transparence. Nulle escapade ni refuge n'étaient possibles. Tout un chacun était logé à la même enseigne, livré à l'appétit des yeux, sans protection ni exception dans une parfaite maîtrise du noble art du clabaudage.

Pour qu'un village divulgue des spécificités étranges et endémiques de ses gens, il faut nécessairement avoir été pendant de longues années un sociétaire ou une cible, ou les deux à la fois, de certaines de leurs pratiques. On ne sortait jamais indifférent de cette expérience, voire indemne. Bien longtemps après avoir quitté le village, précisément ce hameau en particulier, des traces indélébiles restaient profondes dans la chair. Certains s'en sont sortis meurtris, d'autres enrichis, beaucoup les deux à la fois. Il n'y avait ni altruisme ni malveillance de la part du hameau. Les habitants de ce lieu vous renvoyaient, tel un miroir réfléchissant, les aspérités de votre être à la face du monde.

Le peuple des seuils avait pour lui tout le temps où le moindre nouveau détail, la plus infime curiosité lui permettait de consumer le moment avec la plus haute des délicatesses comme si la vie des autres, avec leurs vicissitudes, leurs malheurs, leurs défaites autant que leurs bonheurs et leurs joies, était extrêmement agréable à regarder.

Ici tout se savait, le visible comme l'invisible. Plus la porte d'un foyer était fermée, plus le quartier lisait à livre ouvert la moindre histoire, se délectait des soubresauts de l'infime émotion insignifiante ou dramatique.

Le petit hameau était dominé par une église qui ressemblait à tout autre monument religieux du Nord, à l'instar de ses habitants sans artifice particulier. Un monument religieux tourné vers l'Orient pour rappeler les origines de la foi et le dos tourné aux vents pluvieux de l'occident pour

revendiquer un point cardinal. En comparaison des habitations, l'église semblait imposante, dominait et guidait la vie de ses paroissiens tant le sentiment religieux était profond. Une église omniprésente, mais plus discrète qu'auparavant. Cette douairière offrait jadis des préoccupations quotidiennes, de multiples allées et venues, des processions et d'autres activités de tout genre qui réglaient la vie du hameau.

Dès l'entame de la visite des lieux, on saisissait à quel point l'architecture était particulière, le hameau était à explorer par secteur là où des yeux, ici et là, tels des ronciers qui accrochaient au corps, cernaient de toutes parts le visiteur. À tendre l'oreille, on percevait des bruits, de lointains meuglements, le froissement des rideaux qui bougeaient derrière des vitres, des chuintements têtus derrière les haies. Le visiteur, par une sorte d'intuition inexplicable, faculté héritée au temps des plus primitifs de l'espace humaine, sentait qu'il était observé. Le hameau entier accompagnait l'intrus. Il y avait, en mode perceptible, quelques rares enfants probablement sur le chemin de l'école. Quelques personnes à la tête chenue jouaient à la belote entre voisins sur le seuil de leur demeure, un passe-temps issu de l'Occupation qui permettait, mine de rien, de surveiller l'arrivée de l'ennemi. Ces vieux surpris par l'arrivée soudaine de l'importun se figeaient sur place comme des statuettes... mais la plupart des résidents des lieux étaient tapis dans l'invisible, pour le dévisager et prononcer déjà à son endroit un fragment de douce médisance. Ils déblatéraient volontiers contre tous avec bonhomie.

À l'inverse du reste du territoire national où l'on pouvait jouir ou mourir de la solitude la plus totale, le hameau déployait des stratagèmes insoupçonnés pour offrir, bon gré mal gré, à chaque habitant un lien de cohésion du plus solide. L'athazagoraphobie et l'indifférence à l'égard d'autrui avaient été définitivement éradiquées dans cette contrée et plus personne n'en mourrait.

Pourtant, rien ne prédisposait ce hameau à devenir un exemple de régurgitations verbales et de rumeurs tant il avait accueilli pendant des siècles diverses familles de France et de Navarre. Les deux guerres mondiales ont apporté dans leurs vagues d'horreurs quelques tendances funestes qui sont restées, cent ans après, bien ancrées dans les mœurs locales.

Les conflits du vingtième siècle ont véhiculé de la suspicion et de la méfiance envers les uns et les autres. Les repères de ce hameau, que les villageois n'ont presque jamais quitté avaient été démantelés. Une déflagration s'était produite dans le tissu social avec des ruptures entre amis, familles et voisins. Le choix de collaborer avec l'occupant ou de résister, et parfois les deux, n'allait pas de soi. En ce temps d'incertitude, collaborer avait permis à certains de prendre une revanche sociale pour coller au dominant de l'époque qui de surcroît rémunérait grassement les sans-gêne.

Certains avaient donné libre cours à des ambitions sans les réprimer, suivie d'une curée immédiate. C'était une période d'opportunités pour ceux qui avaient su tirer profit du nouvel ordre. La rapidité de l'invasion de la région du Nord, après celle de la Belgique, avec une facilité déconcertante, ajoutée aux parades des vainqueurs dans les rues au quotidien, avait rendu un retournement de situation peu envisageable. Pour beaucoup, les velléités de résister et de rester digne, avec, en ce temps tourmenté, l'immense espoir que le vent tournerait, s'amenuisaient devant la peur, l'insécurité, et le quotidien devenait exsangue et l'esprit patriotique à l'étroit.

Le hameau récemment comptait un peu plus de cinq cents habitants alors qu'avant les Guerres mondiales mille deux cents âmes y vivaient. Seule une cinquantaine de personnes, le cœur des lieux, est originaire du pays et se connaît depuis plusieurs générations.

Ces familles avaient perduré dans le même village, sur les mêmes terres, dans les mêmes champs, de la façon même dont elles avaient toujours vécu avec l'héritage de la sociabilité des lieux et de ses protocoles ankylosés qui accompagnaient les prétentions familiales selon la durée et la présence continue dans le hameau.

Cependant, le hameau était le lieu rassurant pour beaucoup, gouverné par un temps en spirale où l'existence, loin d'évoluer, se régénérait continuellement dans la même tourbe. C'était un endroit où l'on était entre-soi et où l'on se refermait sur soi : un lieu où les frontières paradoxalement n'existaient pas. Le monde urbain renvoyait également à la pernicieuse liberté tant redoutée par Blanche la résistante et combattue par l'ancien Monsieur le Curé. La simple liberté de manger et de boire quand et où l'on voulait était mise en équation. Au temps de ses années d'activités professionnelles dans les chemins de fer, Charles dans son hameau, dont l'obsession à bien paraître du grand bourgeois à l'élégance innée, à la fois affinée et discrète, de l'aristocrate s'encanaillait plaisamment en déjeunant avec ses collègues sur les trottoirs de la métropole, geste proprement inimaginable pour un homme de son rang dans son hameau. Il fallait obligatoirement se mettre à table chez lui sinon il serait considéré comme indigne et discourtois. Tout gentleman qui a reçu une éducation à peu près complète et qui se respecte devait faire preuve de la sobriété en public. Ce qui était une nécessité en ville, pouvait être un vice au hameau. Il était également impensable que l'on ne s'occupât pas avec quelques travaux dans la maison ou dans le jardin. Les prévaricateurs sont fuis comme des lépreux. L'oisiveté était un délit et un vice.

Pierre, issu du terroir, était un homme dont la discipline de vie réjouissait l'esprit du village, un homme, qui chaque heure, devait prouver quelque chose d'acquis ou quelque chose de fait. Il a grandi avec ces mots « Mets-te cha dins l'ûiète que d'aller travailler dins l'gardin d'sin père ch' quéqu'quoss' qui étot pas vilain »

Il répétait donc à tout vent que le jour où il n'aurait plus rien à faire chez lui, il irait quémander de l'occupation chez les voisins. S'il n'y avait rien à faire chez les villageois, il retournerait la terre, telle une taupe dans son jardin. Marie-Jeanne autant que Mathilde avaient l'art délicat et précieux de savoir préparer un pot de confiture authentique par ce temps de chimie à outrance. Quant à Rosalie, figure de Laure de Berny pour l'un et d'Odette de Crécy pour l'autre, elle représentait la douceur exquise d'une femme aimante, qui perpétuait la belle tradition de tricoter des gants et des chaussettes, traduisait des pensées affectueuses pour protéger ses proches du froid.

Dans cet esprit, Pierre et ses semblables, et davantage ses coreligionnaires, étaient nés et s'étaient mis dans une cavité, à l'abri, pour se blottir les uns contre les autres, gentilhomme ou bétifre, et apprendre de leurs anciens les postures chargées à la fois de paroles et de regards dans des gestes venant des profondeurs ancestrales. Autant de souvenirs et d'endroits avenants qui mieux que tous les mots savaient ce qu'était l'attachement, ce qu'était la présence de la vie.

Là dans le hameau, véritable berceau de toute chose, chaque petit être prenait toute la dimension de son histoire, de sa culture et se plaçait dans le maillon de sa lignée pour grandir et perpétuer la chaîne du monde, faisant partie du fondement d'une existence toute faite et toute pensée dans une parfaite prophylaxie.